

## Les philosophes des Lumières et le combat contre l'injustice

Quelles armes littéraires les philosophes des Lumières ont-ils léguées aux générations suivantes pour dénoncer l'injustice ? En quoi les écrits des philosophes des Lumières permettent-ils l'élaboration d'un jugement argumenté ?

### Les Lettres persanes, une fiction qui argumente ?

Cette séquence de Première Bacpro propose un bref parcours dans les **Lettres persanes** de Montesquieu.

Elle peut permettre d'observer et de questionner les « armes littéraires des philosophes des Lumières » par l'étude de différents genres présents dans un échantillon de lettres (la satire, l'apologue, l'essai).

Sans oublier que pour Montesquieu lui-même les **Lettres persanes** constituent une « espèce de roman » trop souvent réduit pour les élèves à un recueil de lettres satiriques ; c'est aussi l'intérêt du parcours, montrer aux élèves que l'oeuvre de Montesquieu est une fiction, une fiction qui argumente et qui amène à penser. Cette séquence permet par exemple de questionner le genre épistolaire et son intérêt ici.

L'autre finalité de ce parcours est de s'interroger sur l'intérêt du voyage dans le roman.

Qu'est-ce qu'apporte le déplacement dans l'espace des protagonistes ? Qu'est-ce que l'orient dans les **Lettres persanes** ? Simplement une manière de dissimuler son point de vue derrière celui d'un point de vue venu d'ailleurs ou une manière de questionner le regard de l'autre ?

On oubliera pas que derrière le fameux questionnement « comment peut-on être persan ? » c'est de l'altérité dont il est question. Et ce questionnement est aujourd'hui toujours d'actualité.

L'autre intérêt de cette séquence, de ce parcours, est de confronter la forme littéraire des **Lettres persanes** à des débats contemporains par le biais d'exercices d'écriture enclenchés par des images qui se trouvent sur un micro blog (<http://usbek-rica.tumblr.com>).

séance 1 : Qu'est-ce que le récit épistolaire peut apporter à l'argumentation ?  Lecture	- Période : la littérature des Lumières se référant au juste et à l'injuste.	<b>Extraits des Lettres I, II, V, VII, XXIII, XXIV.</b> - Les élèves questionnent le genre épistolaire, identifient les correspondants, esquissent un portrait des principaux personnages, ils s'interrogent sur leurs valeurs, leurs motivations... - Surtout, ils s'intéressent à la question du temps et de l'espace : ils peuvent ainsi repérer le voyage sur une carte et évaluer le temps que cela a pris. - Enfin, cela permet de s'interroger sur les mobiles d'un tel voyage, sur le regard du voyageur et sur l'intérêt du genre épistolaire.
séance 2 : écriture	- Confronter sur une question de société un débat du XVIIIe siècle et un débat contemporain.	Produire une première lettre d'un échange épistolaire dont les correspondants sont une classe d'élèves en voyage venus d'une contrée inconnue à partir d'images insolites. ( <a href="http://usbek-rica.tumblr.com">http://usbek-rica.tumblr.com</a> )

<p>séance 3 : Comment la fiction du regard étranger permet de faire la satire de ses semblables ?</p> <p>Lecture</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Analyser une prise de position en fonction de son contexte de production et de réception.</li> <li>- L'argumentation indirecte : la satire.</li> <li>- comparaison, métaphore, hyperbole.</li> <li>- Argumentation indirecte, ironie, antiphrase.</li> </ul>	<p><b>Lettre XXIV.</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Collectivement la classe pose d'abord la situation : arrivée à Paris, premiers regards : Qu'est-ce qu'ils ont vu ? Qu'est-ce qu'ils ont appris ? Qu'est-ce qu'ils en pensent ou en disent ?</li> <li>- Les élèves s'intéressent d'abord à la satire « des moeurs et des coutumes européennes » : ils tentent d'abord de définir le terme « satire » (= écrit ou discours qui s'attaque à quelque chose ou à quelqu'un en se moquant) et ils observent quel satire procède par comparaisons et exagérations.</li> <li>- Ensuite, les élèves se préoccupent de la satire politique et religieuse : Sur quelle principale comparaison repose-t-elle ? («un grand magicien») Ils relèvent les différentes formulation et figures qui développent cette comparaison (lexique : «prodige», «empire», «persuader», «magicien», «faire croire» ; comparatifs ou superlatif : «plus», «tant», «il va même jusqu'à...» ; adverbe argumentatif «même» ; construction avec des circonstancielles introduites par «si...» + principales avec une négation exceptive ou restrictive : «il n'a qu'à...»...).</li> <li>- Enfin, la classe s'interroge sur le caractère fictif du pouvoir.</li> </ul>
<p>séance 4 : écriture</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Confronter sur une question de société un débat du XVIIIe siècle et un débat contemporain.</li> </ul>	<p>Produire une seconde lettre satirique à partir de photos.</p>
<p>séance 5 : Comment la fable argumente ?</p> <p>Lecture, oral</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- L'argumentation indirecte : la fable, le conte.</li> <li>- Lexique : juste/injuste, tolérable/intolérable.</li> <li>- Les propositions relatives.</li> <li>- Exprimer à l'oral ses convictions, son engagement, son désaccord.</li> </ul>	<p><b>Lettres XI, XII, XIII, XIV.</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Dans un premier temps, à la lecture du premier paragraphe, les élèves questionnent le genre de l'apologue : un récit ? un conte ? une fable ?</li> <li>- Ils s'interrogent sur les protagonistes, les «troglodytes» : qu'est-ce qui les caractérise ? D'abord les relatives : une sorte d'état sauvage Puis l'absence de «principe d'équité ni de justice». Les élèves cherchent à définir les deux termes autour de la notion d'équilibre ou de déséquilibre : ce qui les distingue ? ce qu'ils ont en commun ?</li> <li>- Et les élèves peuvent commencer à se demander comment (pour Montesquieu) nous accédons à ces principes : l'éducation ? les valeurs familiales ou religieuses ?</li> <li>- Ensuite, à la lecture du reste de la lettre, les élèves repèrent les différentes anecdotes et autant d'exemples qui illustrent cette absence de principe : Quelles sont les conséquences de cette absence ? Quelle leçon on peut en tirer ?</li> <li>- À l'oral : Peut-on vivre en société sans aucun principe ?</li> </ul>
<p>séance 6 : écriture</p>		<p>Seconde lettre à partir de photos, mais cette fois-ci sous la forme de l'apologue.</p>

<p>séance 7 : Quels arguments pour soutenir le meilleur «gouvernement» possible ?</p> <p>Lecture, écriture</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Analyser une prise de position en fonction de son contexte de production et de réception.</li> <li>- Prendre en compte le point de vue de l'autre, le reformuler objectivement.</li> <li>- L'argumentation directe : explication, plaidoyer, réquisitoire.</li> <li>- Lexique de la morale, du droit, de l'engagement.</li> </ul>	<p><b>Lettre LXXX.</b></p> <p>- A la lecture des deux premiers paragraphes, les élèves se demandent à quel type d'argumentation ils ont affaire, de quel sujet traite cette lettre et surtout à quel questionnement ou problématique elle répond : quel est le meilleur gouvernement ? le plus conforme à la raison ? On travaille sur les termes de «gouvernement» (ici il s'agit plutôt de régime politique) et de «raison» : synonymes ? termes de la même famille ? Le terme de «raison» peut aussi bien signifier qu'on recourt au jugement ou à l'intelligence qu'on use du simple bon sens.</p> <p>Quelle définition en donne cette lettre et de quelle manière ? (usage des relatives) Une définition plutôt pragmatique = «à moins de frais», «qui convient le plus à leur penchant»</p> <p>- Dans l'ensemble de la lettre, les élèves recherchent ensuite les trois arguments et les deux exemples qui illustrent la thèse de cette lettre. Ils peuvent observer que les arguments reposent sur la comparaison entre l'orient et l'occident, entre deux types de régimes, le plus «sévère» et le plus «doux» et que la question consiste d'abord à trouver le juste équilibre ou l'équité. Je demande aux élèves de reformuler avec leurs mots deux arguments d'Usbek.</p> <p>- Enfin, je demande aux élèves d'énoncer eux-mêmes un argument qui défende le meilleur régime politique possible, peut-être en recourant aussi à une comparaison et en s'appuyant sur un exemple concret.</p>
<p>séance 8 : écriture</p>	<p>Argumenter à l'écrit : énoncer son point de vue, le soutenir par des arguments, conclure.</p>	<p>Troisième lettre, cette fois sous la forme d'une argumentation directe, qui répond à une problématique à définir à partir d'une autre série de photographies.</p>
<p>Séance 9 : évaluation</p>		<p><b>Montesquieu, Lettres persanes, Lettre XXX.</b>  <b>Tahar Ben jelloum, « Quelle époque ».</b></p> <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Situez le locuteur et son propos : qui parle ? dans quel contexte ou dans quelle situation ? qu'est-ce qu'il raconte ?</li> <li>2. Dans quelle mesure peut-on qualifier le premier paragraphe de satirique ? Pour répondre, appuyez-vous sur les procédés d'exagération, d'énumération, de gradation ou d'amplification, sur la syntaxe et sur l'usage du discours direct.</li> <li>3. Quelle leçon semble tirer Rica de son aventure ?</li> <li>4. Qu'est-ce qui distingue le texte de Tahar Ben Jelloum de la lettre de Rica ? Qu'ont en commun leurs deux aventures ? Qu'est-ce qui les distingue ?</li> <li>5. En une vingtaine de lignes, rédigez le discours indigné d'un témoin de la scène que raconte Tahar Ben Jelloum.</li> </ol>



maharram : mars  
 saphar : avril :  
 rebiab 1: mai  
 rebiab 2: juin  
 gemmadi 1: juillet  
 gemmadi 2 : août

regheb : septembre  
 chahban : octobre :  
 rhamazan : novembre  
 chalval : décembre  
 zicaldê : janvier  
 zilhagê: février

**LETTRE I.**  
 USBEK À SON AMI RUSTAN.  
 À Ispahan.

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes, nous nous remîmes en chemin, et hier, vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances, et que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournurai quelque temps. Adieu, mon cher Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar, 1711.

**LETTRE II.**  
USBEK AU PREMIER EUNUQUE NOIR.  
À son sérail d'Ispahan.

Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avais dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose, et jouit d'une sécurité entière. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes voulaient sortir de leur devoir, tu leur en ferais perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice et la colonne de la fidélité.(...)

De Tauris, le 18 de la lune de Saphar, 1711.

**LETTRE V.**  
RUSTAN À USBEK.  
À Erzeron.

Tu es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ : les uns l'attribuent à une légèreté d'esprit, les autres à quelque chagrin ; tes amis seuls te défendent, et ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parents, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mère de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne saurais te pardonner ton absence ; et, quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28 de la lune de Rebiab I, 1711.

**LETTRE VII.**  
FATMÉ À USBEK.  
À Erzeron.

Il y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; et, dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le sérail comme si tu y étais ; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui était accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'était occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?(...)

Du sérail d'Ispahan, le 12 de la lune de Rebiab 1, 1711.

**LETTRE XXIII.**

USBEK À SON AMI IBBEN.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres qu'on nomme jalousies, elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile. Leurs beaux-frères, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir sans que le mari s'en formalise presque jamais.(...)

À Livourne, le 12 de la lune de Saphar, 1712.

**LETTRE XXIV.**

RICA À IBBEN.

À Smyrne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

## LETTRE XXIV.

RICA À IBBEN.

À Smyrne.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée : et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab 2, 1712.

**LETTRE XI.**  
**USBEK À MIRZA.**  
À Ispahan.

Il y avait en Arabie un petit peuple, appelé Troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étaient point si contrefaits, ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avaient des yeux ; mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement ; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement ; et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables ; et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne ; que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux : que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins ; et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodytes soient misérables.

On était dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me serait inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature : il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année, la sécheresse fut très-grande ; de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Un des principaux habitants avait une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux, et l'enleva : il s'émut une grande querelle ; et, après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodyte qui, pendant que la république subsistait, avait eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends et à



travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laisser en repos, et de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus il les quitta, et s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur, qui était le plus fort, jura qu'il mourrait plutôt que de rendre cette femme ; et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin et de la dureté du juge, s'en retournait désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle, qui revenait de la fontaine. Il n'avait plus de femme, celle-là lui plut ; et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'était la femme de celui qu'il avait voulu prendre pour juge, et qui avait été si peu sensible à son malheur : il l'enleva, et l'emmena dans sa maison.(...)

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisait sentir de nouveau, et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirais offenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère.

À Erzeron, le 3 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

**LETTRE XII.**  
USBEK AU MÊME.  
À Ispahan.

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avaient de l'humanité ; ils connaissaient la justice ; ils aimaient la vertu ; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié : c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille : la terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si touchant ; ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive

nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes ? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre ; et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude. (...)

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

### LETTRE XIII. USBEK AU MÊME.

(...)

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent ; et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodytes envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlèrent ainsi :

« Que vous ont fait les Troglodytes ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait de nos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Posez bas les armes ; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence.

Mais ils étaient bien disposés à la défense. Ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur : l'un voulait mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodyte ; la place de celui qui expirait était d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir ; et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

**LETTRE XIV.**  
**USBÈK AU MÊME.**

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi : ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste ; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : À Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. À ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour ! disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix sévère : Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux, malgré vous ; sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. (...)

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

**LETTRE LXXX.**  
**USBEK À RHÉDI.**  
À Venise.

Depuis que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernements : ce n'est pas comme en Asie, où les règles de la politique se trouvent partout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel était le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais ; de sorte que celui qui conduit les hommes de la manière qui convient le plus à leur penchant et à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère, le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, et que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que dans un État, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéisse plus aux lois. Dans les pays où les châtimens sont modérés, on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques et affreux.

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par degrés : on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison ou une légère amende frappent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, et chacun le partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désoler un Français condamné à une peine qui n'ôterait pas un quart d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la police, la justice et l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, et dans l'Angleterre même ; je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes, et que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux lois.

(...)

Lorsqu'Osman, empereur des Turcs, fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeait à le commettre : ils demandaient seulement en suppliant qu'on leur fit justice sur quelque grief ; une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hasard, le nom de Mustapha fut prononcé, et soudain Mustapha fut empereur.

*De Paris, le 2 de la lune de Rébiab 1, 1715.*

## LETTRE XXX.

RICA À IBBEN.  
À Smyrne.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : "Il faut avouer qu'il a l'air bien persan." Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement : libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche. Mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : "Ah ! ah ! Monsieur est Persan ? c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? "

*De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1712.*

« *QUELLE EPOQUE !* »

Il est monté à Odéon. Ce n'était pas l'heure de pointe, mais il y avait du monde dans la voiture de seconde classe. Elégant, grand, il occupe la seule place vide de la banquette. Il ouvre son journal et y plonge la tête. Déjà il avait attiré les regards des voyageurs par ses grandes jambes, son aisance et ses gestes quelque peu envahissants. En lisant le journal, il mâchait du chewing-gum et souriait. Une dame d'un certain âge, de ces dames qui n'ont pas de lèvres mais qui les dessinent avec du rouge, l'observait tout en prenant les autres à témoin. Le jeune homme était très amusé par ce qu'il lisait. La dame aux lèvres peintes n'arrivait plus à contenir sa gêne, sa colère. Elle murmura à qui voulait bien être son complice : « Quand même, ils exagèrent... Pourquoi ne restent-ils pas dans leur brousse ? Nous, on ne va pas les voir là-bas. Une vieille dame, ils ne la respectent pas. Vous croyez qu'il a compris ? Pensez donc ! D'ailleurs, ce n'est même pas de la politesse ; il est écrit en toutes lettres qu'il faut “ laisser les places aux personnes âgées et aux invalides... ”. Ils exagèrent. Non seulement il est de couleur, mais il doit être sourd. Quelle époque ! Ils vont maintenant occuper la France. Ils en sont capables avec leurs grandes jambes. Et dire qu'il y a des Françaises qui couchent avec...»

Le jeune homme, impassible. Les autres voyageurs assistent à la scène sans broncher. La vieille dame s'adressa alors directement à sa voisine :

« Dites-moi, madame, comment ils font là-bas ? Qu'est-ce qu'ils font des vieilles dames là-bas... ».

La voisine ne répondit pas. Le métro s'arrête. Barbès-Rochechouart. Le jeune homme se leva. En passant devant la vieille dame indignée, toujours debout, il dit : « Chez nous, là-bas, les vieilles dames, on les mange, madame ! »

Tahar Ben Jelloun, *Le Monde*, 20.06.1977.